

## En guise d'éditorial CITÉ LIBRE était au pouvoir

Jacques Godbout

Volume 7, Number 3 (39), May–June 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59947ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Godbout, J. (1965). En guise d'éditorial : CITÉ LIBRE était au pouvoir. *Liberté*, 7(3), 203–206.

JACQUES GODBOUT

## CITÉ LIBRE était au pouvoir

Qu'on mesure bien ceci: pendant quelques années, quelques mois, une génération entière d'intellectuels était au pouvoir, non pas aux leviers du pouvoir réel, celui de l'argent, mais des hommes sérieux, travailleurs, prudents ô combien, contrôlaient de façon totale l'information de qualité et d'importance; c'est-à-dire qu'ils détenaient le seul moyen (révolution armée exclue) d'orienter les décisions politiques du Québec et d'une partie du Canada.

Il y eut, tout ensemble, Gérard Pelletier, directeur de *La Presse*, Jacques Hébert, manager des *Editions de l'Homme* puis directeur des *Editions du Jour*, Roger Rolland à Radio-Canada, Pierre Juneau à l'Office national du Film, Fernand Cadieux derrière cinquante façades (éducation, Expo 67, hôpitaux, cinéma, etc.), René Lévesque au cabinet provincial, Maurice Blain, président du Mouvement laïque, Guy Cormier à *La Presse*, Gilles Marcotte, Jean Pellerin aussi, d'autres.

Cité Libre contrôlait l'O.N.F., C.B.F., le plus grand quotidien d'Amérique en français, les seules presses hebdomadaires valables (éditions du jour)... *the world was theirs to grab*. Mais au moment d'assumer le pouvoir un vertige, peut-être, ou l'incapacité de diriger (on n'est pas catholique impunément; l'obéissance est une vertu nuisible à la fin) ou encore une odeur de poudre derrière? (toute cette jeunesse à Parti-pris) et voilà ces intellectuels de 40 ans qui satisfont leur désir inconscient le plus violent: ils se remettent *en opposition*. Seule situation confortable, semble-t-il, pour des chrétiens du centre gauche.

La première aventure des intellectuels québécois avec la douce maîtresse pouvoir les aura laissés cocus. Pelletier s'est fait reprendre *La Presse*, Hébert n'a pas retrouvé la formule qui lui

valait des livres chocs et est passé à la carrière plus lucrative d'animateur d'émissions inoffensives, Roger Rolland à qui on avait presque donné Radio-Canada sur un plateau se retrouve sur le pavé de la rue Dorchester, Maurice Blain qui dirigeait le MLF avec l'appui des catholiques de Cité Libre s'y retrouve minoritaire depuis que ces derniers n'osent plus fréquenter les incroyants, René Lévesque s'est sabordé proprement entraînant dans sa chute l'espoir mythique des collets blancs, Fernand Cadieux continue à manigancer (1) — mais le régime compte de moins en moins d'amis; enfin seul Pierre Juneau est encore au poste.

Cité Libre; phénomène de génération, bien sûr, mais aussi ce que le Québec de quarante ans (celui qui eut vingt ans pendant la guerre) aura produit de mieux. La fine pointe d'un catholicisme conscient, le reflet (un peu pâle) d'une pensée chrétienne progressiste, et, somme toute — Claude Ryan et Daniel Johnson exceptés — ce que la JEC pouvait fabriquer de plus socialement agressif. Comment cette équipe a-t-elle pu se faire Hara-Kiri? Le jour où elle écrivait "feu l'unanimité", elle sonnait aussi son *last call*...

C'est que des intellectuels, il n'y en aura jamais des tonnes, dans une microsociété de 5 millions d'habitants. C'est qu'une fois au pouvoir la génération des 40 ans ne pouvait y rester et réussir qu'à une seule condition: s'appuyer sur les jeunes, de sa race, c'est-à-dire sur les intellectuels de 30 ans qu'on trouve autour de Liberté et ceux de 20-25 de l'équipe de Parti-pris. A peine en poste, cependant, l'équipe de Cité Libre cessa de harceler le gouvernement et de vouloir changer le système, se mit à temporiser tout en préférant s'attaquer à ces blancs becs qui réclamaient qu'on construisit une démocratie socialiste, indépendante et laïque.

Ils avaient tout prévu dans leurs schèmes politiques, sauf le nationalisme. Pendant dix ans ils avaient tout préparé, mais de la même manière que tant d'intellectuels européens, ils furent *désarçonnés* par la décolonisation... les socialistes français ne se sont pas encore remis de la guerre d'Algérie; Cité libre ne s'est pas remis d'un transfert des images Algérie-Québec.

Tout s'est passé comme si dans ce voyage politique qu'ils entreprirent ces hommes pourtant en santé, immunisés, carnet

---

(1) MANIGANCE: petite manoeuvre secrète (Larousse, p. 629).

jaune à la main, avaient attrapé un virus qui ne pardonnait pas: la nationalité, c'est-à-dire l'incapacité organique d'accepter la réalité nationale et de *l'orienter*. En fait le seul d'entre eux qui s'en tirera toujours reste Pierre Elliott Trudeau qui, lui, a choisi chaque fois devant l'obstacle de partir pour quelque Ile lointaine. Mais Trudeau n'est pas de la petite bourgeoisie, ce qui lui facilite la vie et l'éloigne des autres.

Que retenir de tout cela? Qu'en sortira-t-il? Et quelle leçon l'intelligentsia peut-elle en tirer? Au mieux, tout étant relatif, Cité Libre revenue dans l'opposition, on assistera (c'est déjà amorcé) à la composition d'une nouvelle gauche catholique — assez âgée cependant — qui semble naître de la coalition des anciens jécistes autour de Claude Ryan, alors qu'il y a un an à peine Ryan et Cité Libre ne se parlaient pas; et cette force catholique assumera certainement les combats de justice et de charité pour lesquels elle est le mieux préparée.

Au pire cela donnera dans le genre cocktail en l'honneur des trois jours de Jacques Hébert en prison, sorte de grossière manifestation bourgeoise où les invités devaient se dire comme il est bon se payer le frisson révolutionnaire sans entendre les pétards, ni faire les frais d'une manifestation de rue. Mais ces messes ne sont ni plus ni moins nocives que les banquets de la Saint Jean Baptiste (à peine plus ridicules puisque les gens impliqués sont intelligents et que le prétexte — cette fois-là Jacques Hébert — mérite une chaude sympathie.)

Le rôle essentiel des intellectuels (il y en a près de 2000, dont 1500 sûrement habitent Montréal, ville qui n'influence pourtant en aucune façon le parlement) est de sucer des idées à travers le monde, de les assimiler et de les relancer autour d'eux comme autant de billes sur lesquelles viennent trébucher les notables traditionnels et ceux-là qui détiennent le pouvoir réel de l'argent prêté.

Ceux de Cité Libre auront fait une brèche, puis se seront retirés, effrayés à l'idée que le pouvoir — comme le mal — enfante mille choses; au mieux, (par René Lévesque), ils laisseront un outil, la Caisse de retraite, sérieux et utile à l'intérieur des structures de la démocratie capitaliste.

Le malheur c'est que la démocratie capitaliste nous intéresse fort peu et que nous rêvons d'une démocratie (avec élections libres oui) socialiste: la leçon à tirer donc est que pour transformer

des rêves d'harmonie sociale en réalité politique, pour profiter du pouvoir en somme ou des moments où il est à notre portée, il ne faut *jamais* se cabrer devant des idées inattendues, ni lutter contre la jeunesse et ses mythes; orienter l'énergie créatrice des plus jeunes vaudra toujours mieux que se transformer — comme ceux de Cité Libre — en pères spirituels courroucés.

Déjà la nation a dépassé ses chefs sur la gauche; il reste aux intellectuels que nous sommes à apprendre la ténacité et le courage bien sûr, mais surtout l'efficacité qui transforme les situations et l'humilité qui permet d'accepter que d'autres nous poussent déjà dans le dos.

Ceux de Cité Libre, poussés dans le dos, ont fait volte face, ils se sont mis à reculer, ils ont trébuché: eux tombant, c'est quand même plusieurs années que nous avons perdues, tous.

*Jacques GODBOUT*